

Au sujet de la Macédoine et dans les États mêmes du Habsbourg s'élaborent des combinaisons diplomatiques nouvelles.

La France a un intérêt vital dans la partie dès maintenant engagée. Les atouts sont à peu près tous de notre côté (1). Pour gagner il nous suffit presque de ne pas refuser de jouer.

Mais, si l'empire allemand, à la faveur de je ne sais quels événements et par la faute d'une Europe inconsciente, arrivait à appliquer le système pan-germanique, on pourrait rééditer à Paris la phrase qu'écrivait Édouard Hervé le lendemain de Sadowa : « La France, sans se battre, vient d'essuyer le plus grave échec qu'elle ait subi depuis Waterloo. »

En effet, si le danger allemand est aléatoire, il est à notre frontière. Il présente ainsi un caractère exceptionnel.

En ce sens, il me semble bien que le but principal de notre politique doit être de « conjurer le péril allemand, comme la France du moyen âge est venue à bout de l'Angleterre, comme la France de la monarchie absolue est venue à bout de l'Autriche (2) ».

(1) Dans cette étude, je fais abstraction de toute considération de politique intérieure.

(2) M. Paul DESCHANEL, *Orateurs et hommes d'État, Frédéric II et Bismarck*, p. 122.

Valette, près Nieul (Haute-Vienne)  
10 septembre 1903.